

Atelier IV – L'autobiographie

L'atelier précédent a eu pour objet le récit d'une rencontre marquante avec une personne exceptionnelle ou atypique qui a marqué votre existence. Cette fois-ci, c'est vous-même qui serez l'acteur principal du récit. Le genre privilégié pour cet exercice d'écriture est l'autobiographie, à distinguer du journal intime. L'autobiographie est le récit de sa propre expérience de vie. Elle peut être partiellement fictionnée. Certaines commencent par la toute petite enfance et avancent chronologiquement ; d'autres font le choix de pans de vie. Dans le premier cas se pose la question de comment on commence une autobiographie. Dans le second, comment on met en scène un fragment pertinent de vie et comment on le choisit.

Textes d'appui donnés en lecture : Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée* ; Blaise Cendrars, *Le « Sans-Nom »* ; Doris Lessing, *Filles impertinentes*.

La symphonie inachevée

Pour la première fois le grand escalier me paraît froid et peu accueillant. Je serre très fort contre mon cœur en chamade cette partition avec laquelle je dois démontrer l'aboutissement de ces heures d'étude passées, assise, droite, les coudes rivés au corps et les doigts déliés au-dessus des touches blanches et noires du clavier. Derrière moi, montent silencieusement, en file indienne, mon père, ma mère et ma grand-mère. Arrivés dans le grand salon, ils s'installent dans des fauteuils recouverts de velours tandis que je m'assieds sur le tabouret. J'ai une envie folle de m'enfuir devant cette mise en scène, ridicule à mes yeux mais, malgré moi, je lance les notes qui s'envolent dans le silence alors comblé d'une musicale douceur. Dernier accord, de nouveau le silence, et soudain : les applaudissements, les félicitations et les « elle est vraiment douée ! ».

Pour la dernière fois je monte ce même escalier, entre dans le salon, vide cette fois, m'assieds devant le piano et joue des heures durant toutes ces mélodies apprises, depuis lors, seule, sans professeur, puis je ferme lentement le clavier qui les emprisonne à jamais.

Pour la première fois on a installé une escarpolette dans le grand salon. Vêtue d'une robe de princesse, j'entonne le refrain de l'opérette d'André Messager tandis que mon cavalier me pousse avec une malicieuse maladresse. Demain, c'est le spectacle de l'école de musique devant un parterre de notables. Le lendemain, ce sera l'article du journal qui ne parlera que de moi : « quelle voix magnifique ! ». Pour la dernière fois, quelques années plus tard, mon chant s'élève de la scène devant une salle bondée de spectateurs attentifs inconscients de la tristesse qui me parcourt violemment. Je laisse le rideau rouge m'effacer à leurs yeux pour toujours.

Pour la première fois les musiques des folklores du monde viennent caresser mon écoute et mon corps s'élance sous la baguette du professeur. Faut de danse classique qui m'a été interdite, j'ai l'autorisation pour celle-là, alors, pourquoi pas ? Un académisme plus léger malgré une rigueur nécessaire convient à mon envie constante de liberté.

Pour la dernière fois, je referme sur moi la porte de l'école de danse où modern jazz et claquettes ont, par la suite, rythmé ma vie jusqu'à atteindre un niveau assez élevé. Demain, je me marie.

Il n'est pas, depuis ce jour, une salle de spectacle dans laquelle je pénètre sans m'y sentir étrangement chez moi, un concert auquel j'assiste sans que mes mains ne se crispent de douleur à la vue du pianiste, un ballet dont je ne pressente la chorégraphie qui prend aussitôt possession de mon être. Quant à ma voix, elle a appris à se taire mais, dans ce silence où le spectateur a remplacé l'acteur, sont arrivées l'écoute et la capacité d'empathie nourries par cette subtile sensibilité qui me faisait naviguer à travers les arts.

Symphonie inachevée peut être mais retentissant final dans le métier que j'exerce aujourd'hui qui sied à mon âme et colle à ma peau.

*Docteur Françoise Cartron
Psychologue*

* * *

Lalou

28 novembre 1959 : ce matin froid d'automne est resté à jamais gravé dans ma mémoire. J'ai neuf ans et je roule sur ma bicyclette blanche et bleue vers l'école à deux kilomètres. Comme tous les matins de la semaine, hormis le jeudi et le dimanche, j'amène ma petite sœur Aline dans son siège rudimentaire fixé au porte-bagage. Mais ce matin-là n'est pas un matin comme les autres : je suis investie d'une mission, une nouvelle extraordinaire que je dois transmettre à Marcelle, notre voisine, en passant devant sa maison. Mon cœur explose de joie et de fierté : j'ai un petit frère !

- « Ah, fait Marcelle, et il est né quand ?
- Euh, cette nuit, je crois...
- Il s'appelle comment ?
- Jean-Louis ! Il est tout petit, comme ça », dis-je, geste à l'appui.

Voilà, ma mission est accomplie ! J'aide Aline à grimper sur son siège et je repars, pédalant joyeusement au rythme de mes pensées enthousiastes.

Quel bonheur d'annoncer la nouvelle à mes amies en arrivant dans la cour de l'école ! Elles vont sûrement me poser quantité de questions auxquelles je ne saurai pas répondre, mais qu'importe ! Il est vrai que, si on remonte soixante ans en arrière, les fillettes de neuf ans ne savaient pas grand-chose des mystères de la naissance, c'était le territoire secret des adultes...

L'évènement a dû se passer cette nuit, pendant que je dormais tranquillement, sans me douter de quoi que ce soit. Tout ce que je sais, c'est qu'hier soir, Maman transportait encore son ventre si volumineux en lavant la vaisselle et que, ce matin, ce n'est pas elle mais la Mémé qui a préparé notre petit-déjeuner. Elle, elle était couchée dans son lit, tout près de cette petite chose endormie dans le berceau de bois que Papa a repeint dernièrement en bleu clair, mon petit frère, mon bébé, à moi aussi ! Toute la journée, j'ai été sur un petit nuage en pensant à lui, attendant impatiemment la sortie de l'école pour le retrouver, pour avoir peut-être la permission de le prendre dans mes bras !

Il a grandi, ce bébé, ce Lalou dont j'aimais tant m'occuper. J'ai profité de ses premiers sourires, de ses premiers gazouillis. Puis un jour, il a été très malade. C'était au mois de mars, il avait à peine quatre mois. Le docteur est venu plusieurs fois ; je sentais mes parents très inquiets et je partageais cette inquiétude, sans trop comprendre. Je me souviens de ces quelques jours difficiles, où le temps semblait comme suspendu, où je partais très anxieuse le matin, vers ma tâche d'écolière, où je rentrais le soir pleine d'appréhension. Enfin la guérison est arrivée, au grand soulagement de tous. J'ai vécu encore quelques mois dans l'insouciance, accomplissant avec un bonheur intense toutes les tâches qu'on voulait bien me confier en tant que seconde maman : aller promener Lalou dans sa petite poussette,

le garder quand notre mère devait aller travailler dans les champs, le faire manger à la cuillère lorsqu'il a grandi.

Mais, insidieusement, s'est glissée dans mon esprit l'idée que quelque chose n'allait pas. Je surprénais quelquefois des conversations d'adultes à propos de mon petit frère, des questionnements.

- « Ah, il ne se tient pas assis encore ?
- Dis, Lalou, pourquoi tu ne me regardes pas ?... »

Un jour, Maman est partie avec lui à Paris, par le train, pour consulter un grand professeur. Comme la maison m'a semblé vide pendant ces quelques jours d'absence ! Puis elle est revenue, effondrée... Le soir, j'ai surpris une conversation entre mes parents, avec des mots bizarres dont je ne comprendrai le sens que plus tard : encéphalite, enfant anormal, retardé mental, handicapé moteur-cérébral...

Si la vie de mes parents a été bouleversée à partir de cette période, je n'ai pour ma part, pas souffert de cette situation. Mon petit frère restait un bébé que j'étais si fière de protéger, de dorloter, de promener. Au fil du temps, je me contentais de ses infimes progrès, je m'en réjouissais et peu m'importait qu'il ne soit pas dans les normes de son âge...

Puis le temps a passé ; à quinze ans, j'ai quitté la maison pour le pensionnat, ne revenant que deux fois par mois, retrouvant avec grand plaisir tous les miens et surtout Lalou. À cinq ans, il ne parlait pas, hormis quelques onomatopées répétitives, mais j'étais sûre qu'il me reconnaissait. Il avait réussi à acquérir une marche hésitante et à manger seul, bien maladroitement. Tous les matins, Maman le mettait dans le car, par lequel il rejoignait l'école spécialisée à la ville voisine.

Durant les années qui ont suivi, nos liens se sont distendus peu à peu. J'ai commencé ma vie d'adulte. Lui était pensionnaire dans un Institut Médico-Educatif et nos chemins ne se croisaient que très rarement. Comme il ne parlait pas, la communication était pratiquement impossible et je ressentais même parfois un certain malaise à le retrouver...

20 octobre 2012 : le téléphone sonne chez moi, c'est la Maison d'Accueil Spécialisée - la MAS - où Lalou réside depuis vingt ans. Il vient d'être hospitalisé en urgence. Je saute dans ma voiture, passe prendre ma mère qui vit seule, veuve depuis une décennie. La situation est grave : double pneumonie, doublée d'une pleurésie, insuffisance respiratoire extrême, nous annonce le chef de service à notre arrivée ...

Commence alors une semaine de cauchemar : tous les après-midi, nous le retrouvons dans sa chambre, ma mère et moi. Ces heures intenses passées à son chevet ont marqué un tournant dans ma propre attitude face au handicap de mon frère. J'ai senti à quel point les liens que nous avons eus dans sa petite enfance étaient encore là, indestructibles. Je retrouvais les gestes de seconde maman qui remontaient à plus de cinquante ans en arrière, aujourd'hui où notre propre mère, âgée et déstabilisée par les événements, avait beaucoup de mal à faire face... J'ai toujours en tête l'image des mains de mon frère serrant désespérément, sur les

draps blancs, sa petite peluche préférée qu'une éducatrice de la Maison d'Accueil lui avait apportée, petit objet informe qu'il a refusé de lâcher tant que ses forces le lui ont permis. J'entends le grincement continuels de ses dents pendant des heures, marquant son état de stress infini, ne s'arrêtant quelques secondes que lorsque je lui caressais le front ou lui parlais... Quelle détresse devait être la sienne, loin du cocon douillet de la MAS, ayant perdu tous ses repères, entouré par des personnes inconnues ! Je crois que ce qui m'a le plus marquée, c'est son regard désespéré, qui nous accompagnait jusqu'à la porte, lorsque nous le quittions à la nuit tombée ; quel insoutenable sentiment de culpabilité m'envahissait alors ! Nous parvenions certains soirs à le quitter au moment où il s'était endormi, mais l'impression de fuite était toujours là...

Au bout d'une semaine, le docteur nous annonce que l'infection est jugulée, qu'il est en voie de guérison et qu'il pourra rejoindre la MAS dès que son état le permettra. Nous avons du mal à le croire car pour nous, son état se dégrade de jour en jour : notre Lalou est immobile dans son lit, prostré, sans aucun regard expressif, les mains inertes, refusant toute nourriture, se laissant mourir. Les médicaments lui sont administrés à l'aide d'une seringue entre ses dents crochetées !

Cet état désespéré se prolonge encore deux jours et, au matin du troisième, un nouveau coup de téléphone me plonge quelques instants dans une angoisse profonde : va-t-on m'annoncer la fin ? Mais non, c'est tout le contraire : Lalou est subitement sorti de sa prostration, regardant avec avidité le petit-déjeuner servi à son voisin de chambre ! Un vrai miracle, tout à fait inespéré ! Que s'est-il passé au fin fond de son cerveau embrumé ? Quel instinct de survie a surgi au dernier moment du plus profond de son être ? Peu à peu, la vie a repris le dessus ; trois jours plus tard, il a pu regagner son lieu de vie habituel, bien faible encore mais tellement vivant !

Pour moi, c'est un peu comme s'il était né une seconde fois, un grand bébé de 57 ans, qui me dépasse par la taille, tellement présent dans ma pensée de chaque jour, un grand bébé aussi dépendant, aussi vulnérable et aussi attachant qu'il l'était il y a un demi-siècle... Lorsque son regard me suit, lorsqu'il sourit, lorsque je lui fais faire quelques pas ou que je pousse son fauteuil roulant sur la route de notre enfance, je le sens comme en communion avec moi et je retrouve le petit frère dont j'étais si fière autrefois !

Marie-Thérèse Laborde

* * *

« 4000 km sur les routes de France »

Quel bon jour, le thème de l'autobiographie dans cet atelier d'écriture... Ce qui est étonnant est que j'avais commencé, me semble-t-il de manière chronologique, à recenser quelques réflexions il y a environ une année. Cependant, n'ayant que peu de souvenirs personnels avant l'âge de 8 ans, date à laquelle mes parents ont acheté un terrain pour abriter la famille, je me suis fiée aux récits de mes proches.

Pour faire court, je sais que la famille était originaire pour la partie paternelle de la région de Bretagne et du côté maternel à quelques centaines de km à l'est, dans la contrée alsacienne. Mes délicates investigations m'ont été amenées par le fait que ma sœur, et par là même marraine, ce qui est rare, est mon aînée de 8 ans. Evelyne a fait reproduire quelques films familiaux que j'ai pu visionner récemment, à Noël.

De là, s'est présentée à moi toute une partie de ma vie entre 1957 et 1965. En effet, il s'avère que durant ces années-là de nombreux déplacements touristiques se sont produits dont je n'avais conservé aucun souvenir construit. Les petits films, réalisés par mon père Fernand et l'aide de ma sœur et de mon frère de 7 ans plus âgé que moi, sont encadrés par des dessins animés intitulés : « 4000 km sur les routes de France ».

Je ne me rappelle pas du tout de toutes ces destinations et par le jeu des pancartes d'entrées de villes, bien filmées, j'ai su que nous sommes allés de la ville à la campagne, de la montagne à la mer, de l'Ariège aux Pyrénées, du Mont-Dore au mont Ventoux, des gorges du Verdon aux villages méditerranéens, jusqu'aux frontières suisse, allemande, espagnole, belge... Bref, des berges du lac Léman aux Alpes ou vers Nice une année pour le carnaval.

En visionnant ces petits films familiaux, tout un pan de ma vie d'enfant s'est présenté à moi, agréablement, sans pour autant que la mémoire de ces années me revienne. J'ai découvert alors, à travers ces images muettes, que j'avais été entourée par mes frère et sœur et mes parents amoureuxment, ce que je n'avais pas perçu jusque-là comme tel.

Marie-Christine Perrot

* * *

Les vacances de Mademoiselle

Chaque année, de façon immuable, elles me tombaient dessus comme la petite vérole sur le bas clergé. Lieu de villégiature : Mazères. La Toussaint à Mazères, Noël à Mazères, puis Pâques à Mazères et pour finir les grandes vacances, devinez où ?... Mazères. Inutile de dire que j'ai fort peu voyagé pendant mon enfance. Du moins, en apparence. Cela dit, on peut admettre que Mazères-sur-l'Hers est une très jolie petite ville d'Ariège qui regarde les Pyrénées de haut alors qu'elle est en bas.

Ces vacances horlogiques, prévisibles, étaient d'une monotonie désespérante. Je dois avouer que je ne déprimais pas vraiment sur place, une fois que j'y étais. Je déprimais plutôt en pensant aux suivantes. Néanmoins, il ne me serait pas venu à l'idée de me plaindre. Peu de mes camarades à l'époque avaient cette chance de simplement quitter son chez soi. J'en avais conscience.

J'avais de haute lutte réussi à construire mon espace d'activités plus ou moins choisies. Mini vélo dans les vieilles ruelles à chercher une âme masculine et mignonne si possible, partie de tennis avec moi-même contre le grand mur verdâtre du terrain de sport ; partie éternelle que je prolongeais sur le mur de l'atelier de charron de mon arrière-grand-père, au fond de la vieille bâtisse. Ces balles jaunes et feutrées désespérément me revenaient. Le mur se dressait incontestablement, irrémédiablement plus fort que moi. Etant interdite d'ami(e) et de partage, étant en outre d'un tempérament joyeux et effronté, j'eus tôt fait d'abattre le mur et de renvoyer la balle. J'affutais donc la seule arme à ma disposition : mon imagination.

C'est ainsi qu'à chaque Noël, j'enfilais des chaussures orthopédiques, appelées aussi chaussures de ski et qui, scotchant mes skis tout neufs, me lanceraient sur la si blanche piste noire du Pic du Midi. Aux vacances de Pâques, ce sont les champs parfumés, gavés de fleurs nouvelles et multicolores qui me dévoraient. Rouler, s'affaler, respirer, dévaler, brouter, s'enivrer, papillonner, jouer avec les nuages, décoller, rêver. S'enfoncer dans le contact de la terre. S'enfoncer jusqu'à disparaître dans la liberté. Et les grandes vacances ! Tourbillons d'émotions inédites, de saveurs gourmandes, de plaisirs nouveaux, de picotements tactiles, de chaleurs profondes. Vertiges de baisers brûlants, de caresses exploratrices, si possible interdites.

À Mazères-sur-l'Hers, petite ville d'Ariège, quelles belles vacances j'ai passées !!! Y-aurait-il un rapport avec la suite de ma vie ? Enfants à tout prix et d'abord, enfants libres, assommés de baisers. Vacances sac à dos sans but, itinéraire le nez au vent comme on dit, avec la marmaille qui suit. L'aventure totale inconsciente, indispensable, persistante. Amour inconditionnel de l'insécurité. Divorce, déménagement, arrêt brutal d'un métier trop aimé, essai d'une

entreprise de balades sur d'improbables machines heurtant les murs de Sarlat la
vieille.

Redéfinition des êtres et des choses, redistribution, remise en question de soi, oui
de soi, enfin de moi.

Puis, la lame glacée et métallique de la réalité qui vous fauche ! Accident, suicide ?
Hôpital, rééducation, reconstruction, résurrection.

Pour finir, ces mots de Voltaire :

Que suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré ?
Atome tourmenté sur cet amas de boue
Que la mort engloutit et dont le sort se joue
Au sein de l'infini, nous élançons notre être
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.

Isabelle Bernède

* * *

Trois mères

Savais-je, quand je suis né, que j'aurais trois mères ? L'une désuète, silencieuse, sans chichis mais ferme et rassurante, déjà âgée de 70 ans. L'autre, la supposée véritable, âgée de trente-six mais totalement immature et en permanence en proie aux mensonges sur lesquels elle avait construit sa vie. La dernière, de seulement sept ans mon aînée mais déjà, et de loin, la plus raisonnable de toutes.

Mémé, maman et ma sœur, telles que la généalogie les ordonne. La tendresse silencieuse, la tendresse dégoulinante, la tendresse calculée, telles que les caractères y président. Tout ceci s'articulant derrière l'absolue nécessité de remplir le vide de père concret et l'absence de père réel.

Car si j'ai eu trois mères ensemble et successives, selon la prépondérance de leur rôle durant les différentes périodes de ma vie et la chronologie des tâches journalières, fonctions de l'école, des sports, loisirs et activités diverses d'un gosse de banlieue, j'eus finalement deux pères, absents et inconnus.

L'un, jusqu'à l'âge de 19 ans fut une sorte d'épouvantail absolu qui aurait sans vergogne abandonné sa femme et ses trois enfants. Il s'avèrera en fait n'être le père que de mon grand frère, ce que tous savaient dès le départ, mais leur grande affaire fut de jouer le rôle assigné par mère authentique qu'il fut le père de tous. L'autre, une fois le mensonge révélé, ne serait que mon géniteur, bien que le doute subsiste jusqu'à ce jour, car ma mère ayant, durant les semaines précédents l'accouchement, envoyé mon frère chez la mère du meilleur ami de mon père supposé, dans un village de la Somme, Rozières-en-Santerre, afin qu'il ne se douta point que les robes trop larges qu'elle commençait à porter ne révèlent qu'elle portait un polichinelle dans le tiroir. Rozières-en-Santerre, village entouré de champs de betteraves et de platitude tristes à crever, où une fois l'enquête menée, 48 ans plus tard, ladite mère du meilleur ami de mon père ayant elle-même eu deux maris, des enfants de différents mariages ainsi que des beaux-enfants du mariage de son premier époux, n'avait laissé aucune trace tangible dans les mémoires des camarades d'école désormais nonagénaires, si ce n'est chez une vieille édentée et gâteuse qui finit par l'identifier en nous réclamant son nom de jeune fille au son duquel elle réagit d'un « ben oui, c'était ma voisine de table dans la classe de Mme machin ». Ce qui nous avança bien.

Je ne désespère pas d'ailleurs que dans une dernière inspiration vertigineuse, ma mère ne nous serve une improbable et rocambolesque version, elle qui répéta souvent l'adage fameux selon lequel « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ». Pour ma sœur, ayant obtenu une mèche de cheveu du père de mon frère afin d'en déterminer à coup sûr le groupe sanguin, et confronté ma mère pour la confondre devant l'improbable compatibilité des hérédités, elle obtint finalement plus rapidement en une minute de certificat collé sous le nez qu'en 50 ans d'interrogatoires pseudo psychologiques façon magazine féminin, la révélation d'un nom d'origine arménienne et le récit d'une rencontre éméchée dans un bar des

champs Elysées qui n'aurait été que l'alcôve propice à la consolation de l'annonce du divorce de ma mère d'avec le père de mon frère.

Ainsi ma sœur, convertie au catholicisme, partiellement pour échapper au destin du peuple juif génocidé, s'avérait être le fruit de l'union fugace dans les toilettes de l'Histoire mais tout de même dans une brasserie chic des Champs-Élysées, de deux rejetons des catastrophes du siècle... d'une juive laïque désabusée et d'un arménien alcoolisé, copain du père de mon frère, lui-même descendant d'un peuple génocidé en primeur durant la Première Guerre mondiale, échauffement artisanal de l'Axe, qui l'un et l'autre terminèrent en parallèle et sans le savoir leur vie respective à Saint-Raphael, dans le Var.

Et je ne crois pas utile de vous asséner plus de détails connexes car j'ai déjà enterré, épuisé, évacué, digéré et congédié environ 6 psychiatres, 4 psychologues, trois infirmières en santé mentale, deux gestalt-thérapeutes, 3 sophrologues, deux prof de yoga, 4 kinésithérapeutes, deux ostéopathes, un chiropracteur, trois allergologues et deux moniteurs de Qi Gong, qui ni les uns ni les autres n'ont jamais été capables de citer dans l'ordre, malgré plusieurs années de répétition, le nom et le prénom des différents protagonistes sans se mélanger les pinceaux de la matière blanche de l'encéphale.

En vertu de quoi, je pense mettre sur pied, plus efficacement que tout protocole thérapeutique expérimental, un nouveau show de télé-réalité détectivo-psychologique bien plus passionnant que « perdu de vue », que l'on pourrait intituler « perdu le fil », où s'affronteraient, sous le jugement des téléspectateurs éclairés, la crème des détectives de la place de Paris ainsi que la cerise des amateurs éclairés volontaires, qui, munis des multiples récits contradictoires de ma mère, des témoignages des multiples témoins de rien mais sachant à peu près tout, dépositaires des quelques objets mystérieux traînant dans le troisième tiroir de la porte de droite de l'armoire de la chambre de ma mère fabriquée par mon grand-père, ébéniste du Faubourg-Saint-Honoré tout droit débarqué de sa Biélorussie natale, Sloutzsk très exactement, un joli nom ma fois, sonnait bien l'engloutissement vorace de vodka par le cosaque de service, et où ça faisait quand même un peu beaucoup d'être à la fois juif et bolchévique, auraient un magnifique challenge à relever. Trouver mon père, mort ou vif !

Pièces à conviction donc, du tiroir de l'armoire de la chambre de ma mère, se résumant à : 2 photos d'identité d'hommes moustachus arborant la trentaine sereine, un béret de parachutiste ayant soi-disant appartenu à un copain de mon père, celui dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'à mes dix-neuf ans, qui lui n'aurait jamais couché à la maison mais y aurait tout de même oublié son béret dans la chambre de ma mère, des lettres du père de mon frère qui acceptait de reconnaître ma sœur alors qu'il n'était toujours pas divorcé de ma mère qui avait fait traîner le processus en longueur au maximum et qui, bien que n'ayant jamais revu ma mère depuis bien 5 ans, étant donné qu'il était parti vivre avec Thérèse, trouvait là une occasion de se la jouer grand seigneur à défaut d'être encore châtelain puisque de noble ascendance.

À quoi s'ajoutent, mon certificat de l'orphelinat Sainte-Catherine de Honfleur, où je fus placé en consigne de 0 à 6 mois par la meilleure amie de sa mère dont la cousine était la directrice de l'institution, mon carnet de santé attestant quotidiennement des diarrhées récurrentes, visées par le tampon des médecins, lesquels entre deux couches-culottes en tissu à changer auraient tout à fait pu recueillir les confidences de ma mère, désormais âgée de 87 ans et qui, dans l'hypothèse où ils auraient survécu autour de 120 ans et n'auraient point été gagnés par la sénilité, pourraient trouver encore quelque satisfaction égotique à passer sur le petit écran pour divertir les français, en ces temps bien tristes de crise économique et identitaire.

De Paris rue de la Croix-Nivert où le spermatozoïde héroïque déborda du préservatif de mon père, à Rozières-en-Santerre dans la Somme où la grossesse fut cachée à mon frère, de Honfleur où l'enfant fut bébé, à Aubervilliers où l'enfant fut enfant, à Arcueil où l'enfant fut scolairement précoce mais affectivement très attardé, à Noisy-le-Sec où l'enfant fit sa crise d'adolescence au point de quitter sa mère et le lycée à la fin du 1^{er} trimestre de Terminale alors qu'il était le meilleur élève de sa section littéraire, à Jérusalem où l'enfant fut en quête de ses racines et d'identité, au Sentier où il fut ensuite en quête d'un job s'appuyant sur un CV mentionnant un séjour en kibboutz en guise de diplôme, à l'Education Nationale où il est encore aujourd'hui en quête de la sortie, à Montignac-Lascaux en Dordogne où, berceau de l'Art, il est encore en quête de donner un sens ne serait-ce qu'esthétique à sa vie, l'enfant de 52 ans et un quintal, pourrait néanmoins fournir l'information décisive aux enquêteurs ; à savoir que, d'après sa mère, son père était charpentier en matières plastiques, modernité oblige. Et Dieu merci, il ne semble pas s'être appelé Joseph....

Munis de ces précieux indices, détectives en herbe ou en friche, archéologues au chômage ou paléontologues avides de gloire, qui lirez peut-être ce texte publié après l'atelier d'écriture animé de main de maîtresse par Chantal Tanet, lexicographe émérite, mais quelque peu ébouriffée par ce récit pour le moins douteux en terme de logique, et pourtant certifié autobiographique sur l'honneur par son scripteur, il ne sera peut-être pas trop tard pour aider l'enfant à refermer le livre de sa naissance et à écrire enfin le livre de sa vie. À bon enquêteur Salut !

* * *

A quoi tient le destin ?

En ce jour de la fin du mois de juin, au lieu de suivre le cours de mathématiques du lycée, j'étais allé à l'université la plus proche pour passer ce qu'on appelait les examens de faculté.

Un an plus tôt, baccalauréat en poche, j'avais quitté mon midi natal pour rejoindre une classe préparatoire scientifique dans un grand lycée parisien ; un de ces lycées à la cour triste, aux murs hauts, épais et gris.

Dans cette classe où la sélection était féroce, j'ai rapidement compris que j'allais être en difficulté. Après chaque contrôle le professeur de mathématiques rendait les copies selon un rituel immuable ; il les distribuait par ordre de mérite, d'abord le premier puis le second ...jusqu'au dernier avec lequel il était impitoyable ; il lui expliquait qu'il « était juste bon à planter des choux et qu'il n'avait donc rien à faire ici ». Le lendemain il, ou elle, ne revenait pas. Ces moments étaient psychologiquement très durs pour tout le monde.

Au premier contrôle de l'année j'étais déjà mal classé et mon rang se dégrada à chacun des suivants ; j'allais être dernier, c'était inéluctable. L'échéance survint en décembre. Jusque-là j'avais tenu tant bien que mal ; tout était dur ; les mathématiques, l'internat, l'absence de la famille. Le dimanche après-midi je m'évadais pourtant en lisant des revues de cyclisme que le concierge, ancien coureur, me fournissait ; je rêvais des parcours de montagne aux cols mythiques.

Ce jour de décembre, le professeur finit son rituel devant mon bureau. Il avait les yeux bleus, les cheveux blancs, un teint diaphane, il était maigre et quand il nous regardait face à face on l'aurait cru un peu fou ; il portait une chemise blanche, un costume noir en trois pièces ; moi, j'avais une blouse grise, je n'étais pas rasé et probablement pas lavé depuis deux jours. Il annonça que j'étais dernier, me tendit la copie et me fixa pendant de longues secondes comme s'il mesurait quelque chose en moi, je ne sais pas ce qu'il y vit mais il dit « maintenant passons à la correction ».

Quelques semaines plus tard il nous enseigna des fonctions mathématiques de modélisation de surfaces ; il attira l'attention sur les valeurs que prennent ces fonctions dans certains cas particuliers ; il demanda alors : « en géographie de quoi s'agit-il dans ces cas-là ? » ; n'obtenant aucune réponse il commença à s'énerver selon une mise en scène que nous connaissions ; il courait, gesticulait, vitupérait en nous traitant de nuls, et, cette fois-ci, de personnes sans culture....

Ce jour-là la scène dura tant que je devins attentif ; j'étais au fond de la classe, au dernier banc de l'estrade la plus élevée. De là-haut je lançai « dans la nature ce sont des cols Monsieur ! ». Il courut, escalada les trois estrades et me regarda ; Il se tourna théâtralement vers la classe, tendit le bras gauche vers moi et dit d'une voix redevenue calme « et il faut que ce soit lui qui vous le dise ! ». Je restai dernier toute l'année.

Et c'est pour cette raison qu'en ce jour de juin j'étais allé passer un examen pour intégrer l'université l'année suivante sachant que dans ce lycée on ne gardait pas les derniers. Le soir je retrouvai mes copains ; à la place du cours le professeur avait fait le bilan du conseil de classe et avait fixé chacun sur son avenir ; quelques élèves n'étaient pas conservés l'année suivante.

— « Et moi ?

— Il a dit que, bien que dernier, tu passais en deuxième année et que tu comprendrais pourquoi ».

L'année suivante j'ai réussi tous les concours que j'ai présentés.

Bernard Lefebvre

* * *